

Le corps, scène de l'existence *

Par François Chirpaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Février 2004

A l'arrière-plan de toute question particulière sur le corps, sur sa santé ou sur la maladie, se profile toujours une interrogation essentielle sur les rapports de l'âme ou de l'esprit avec cette matière charnelle que nous sommes, en fait, sur l'homme, son être propre et son destin. Sans doute, le sentiment que chacun a de son propre corps demeure fonction des âges de la vie ou des circonstances : dans le temps de la jeunesse ou dans celui de la force de l'âge, dans la santé enfin l'existence s'identifie volontiers à l'agilité et à la force de ce corps dont elle fait, à chaque moment, l'expérience avec bonheur et fierté. Par contre, l'épreuve de la maladie, de la laideur, de la mutilation ou de la vieillesse font ressentir, dans la douleur, le fait d'être rivé à cette chair souffrante qui limite toute possibilité, quand elle ne l'écrase pas. Limité de la sorte, l'existant vit dans le malaise le fait d'avoir à endurer ce corps lorsqu'il entrave l'existence plus qu'il ne la favorise.

Cependant, si l'homme s'est, depuis les premiers temps de la manifestation de la conscience de soi, compris lui-même à partir de son appartenance à la parole et à la pensée et s'il n'habite sa vie qu'à partir d'elles, dans le cours ordinaire de son existence il ne vit cette parole que d'une manière charnelle. Toujours portée par une voix inséparable de son timbre particulier, la parole n'est pas simple écho de ce qui se passe dans l'organisme car elle n'advient à elle-même que dans l'écart avec le jeu des fonctions organiques comme avec le fait brut de ce qu'elle ressent dans son corps. L'intensité de la douleur est une chose. C'en est une autre que de la faire advenir dans des mots. Et pourtant, plus que toute autre, l'épreuve de la douleur ramène l'existant à la banalité de cette évidence que quoi qu'il désire ou qu'il veuille, il appartient à cette matière charnelle qui l'installe dans le monde en l'ancrant dans la vie.

Un ancrage double, en fait, et entre les deux une permanente contradiction : par la parole l'être humain s'ouvre à la dimension proprement humaine de son être en s'ouvrant à la possibilité de l'esprit, par son corps il est inséré dans le monde de la vie qui lui impose ses rythmes et ses pulsations. Et ce double ancrage ne cesse de rendre l'existence énigmatique à elle-même car si elle ne peut réaliser son destin hors de ce corps qu'elle est, le poids de la chair souffrante, diminuée ou laide verrouille ce destin en l'écrasant sous le malheur de n'être que cela. Cette contradiction, la région du corps qui la met le plus nettement en évidence est

le visage. Pour tous les autres au dehors, le visage est la personne elle-même tout à la fois chair de cette surface de peau et manifestation de la présence qu'elle exprime : regard, intonation de la voix et frémissements à peine perceptibles des traits où retentissent chacune de ses émotions. Mais toujours sous le signe de la même ambiguïté puisque si sa beauté l'annonce dans un éclat qui confirme la personne dans son être en la gratifiant de l'amour des autres, sa laideur l'exile du cercle de ses semblables.

L'être-dans-la-vie

Il ne saurait, bien sûr, dans le cadre de ce travail, être question de prétendre rendre compte, d'une manière exhaustive, de la singulière complexité de cet entrelacs de chair et de parole que nous sommes ni davantage de prétendre trouver une réponse définitive à cette interrogation aussi vieille que l'homme. Mais, en privilégiant la métaphore de la *scène*, on peut comprendre comment l'existence, au long du déroulement de son histoire personnelle, ne se détermine dans son rapport à la vie qu'à partir de ce qui s'est passé au temps du façonnement premier de son expérience, lorsque son propre corps constitue, pour elle, son monde privilégié et, pour ainsi dire, le tout de son monde. Si, en effet, l'homme est ce vivant qui a la possibilité de faire de son temps de vie l'histoire d'une existence, de s'approprier la vie en se reconnaissant en elle et, en elle, de frayer le chemin de son existence, il n'entre en cette vie qu'à partir d'une expérience première qui façonne, à leur insu, toutes les autres expériences à venir. Or, en cette expérience initiale, son corps tient une place privilégiée : tout ce que l'existence éprouve et ressent, tout ce qu'elle s'efforce de manifester d'elle-même fait de son corps le lieu privilégié du vivre humain. En ce sens, le corps peut être compris comme la scène de tout ce qui s'éprouve et de tout ce qui se passe dans le temps de cette venue à elle-même de l'existence. Simple portion d'espace et pourtant lieu privilégié parce que lieu du retentissement de tout ce qui advient à l'existence dans son rapport à la vie et dans son rapport au monde où elle a à vivre.

Dès lors, considérer le corps comme la scène de l'existence est s'attacher au mouvement de l'existence elle-même. Tout entière tendue vers la parole et par la parole, elle est ouverture à autre chose que soi, au monde dans lequel elle établit son séjour mais d'abord à l'autre homme avec qui elle peut faire société parce que le vivre humain commence à prendre forme en cet espace commun où l'homme parle à l'homme, en attente d'être entendu et reconnu pour celui qu'il s'efforce d'être. Toujours en souci de soi devant les autres mais toujours, aussi, hors de soi, auprès de l'autre dont il attend confirmation de son être. Tout à l'entour sont les choses qui peuvent être prises, manipulées ou travaillées parce qu'indispensables à la vie. Mais, pour l'existence, ce qu'elle peut reconnaître comme un *monde* et comme *son* monde, c'est d'abord la proximité de l'autre homme avec qui l'échange est de

parole confortant l'existence, en un lieu où elle peut vivre pour autant qu'elle est reconnue. En fait, l'être humain n'habite dans le monde des choses que parce qu'il a prioritairement rapport à cette pulsation de la vie qu'il peut s'approprier et faire sienne dès le moment où il a pris place dans le monde des autres hommes.

Entrée dans la vie et appartenance au monde humain vont de pair. Cependant cette appartenance commence par le long temps d'une dépendance qui imprime sa marque sur le destin de l'existence car cette dernière ne fait son entrée dans le monde que dans une situation de dépendance où d'autres ont à subvenir pour elle à ses besoins les plus essentiels de la nourriture et du soin. La même dépendance également pour accéder à l'espace de parole où l'existant pourra, par après, se reconnaître comme celui qu'il prétend être, puisque nul n'est en mesure de s'approprier la parole que parce qu'il a été, auparavant, sollicité par une parole autre.

Le temps est long pour qu'un être humain advienne à lui-même et qu'il parvienne à donner au temps de sa vie forme d'une histoire, la sienne. Pour ce faire, il faut qu'il soit à même de s'exprimer et de se dire. Cependant son lot est d'avoir à vivre un long temps sans être en mesure de comprendre ce qui lui advient, faute de pouvoir le mettre en mots. Le temps de son histoire a commencé à se vivre dans la longue période où, quoique séjournant en un lieu où d'autres lui parlent, l'existence est incapable de faire advenir dans sa parole ce qu'elle doit endurer, condamnée, par après, à demeurer étrangère à ce temps qu'elle ne connaît que par les récits que lui en font ses proches comme si ce temps demeurerait en quelque sorte en deçà de son histoire présente. Et pourtant cette époque n'est pas sans avoir laissé des traces dans sa vie psychique, nous le savons mieux depuis les investigations de la psychanalyse. Des traces déterminantes, les plus déterminantes de toute l'existence. Nul vestige dans la mémoire qui n'en a fixé aucun souvenir, mais des traces indélébiles dans la vie affective parce qu'alors tout ce qu'il lui faut endurer est comme inscrit dans la chair de son corps.

C'est, en effet, durant le temps de cette époque en deçà de la parole que commence l'expérience, tout à la fois contact avec une réalité extérieure à soi et épreuve de soi-même en ce contact, rencontre d'une réalité extérieure à soi et heurt avec cette réalité. Mais la matrice de toute expérience de l'exister, bien avant le temps du contact et du heurt avec les choses, a été constituée au sein de cette rencontre où le nouveau venu dans la vie est contraint à s'éprouver soi dans la proximité de ses proches qui l'ont mis dans la vie en l'inscrivant dans une filiation.

Expérience et parole

Faute de pouvoir être parlée, cette expérience initiale ne peut opérer la distinction entre soi-même et l'autre, et encore moins la mise en perspective de l'extérieur à l'entour. Elle est contrainte à ne se vivre que dans l'espace de la proximité vertigineuse de tous ceux qui l'entourent parce que sans frontière entre eux et soi-même, une proximité qui nourrit et qui prend soin et qui pourtant ne peut manquer de susciter une inquiétude sans mesure, du fait du surplomb de cette présence tout à la fois prévenante mais envahissante. Dans une proximité sans distance et en un espace sans frontière repérable entre soi et l'autre que soi. Et, de ce fait, une telle proximité ne peut être vécue que dans l'intensité maximale des affects, tant des élans de ses pulsions et de son propre désir que de ce qu'elle ressent au contact des autres. La demande du désir qui s'identifie à la vie est sans mesure et, sans mesure également, l'épreuve de la présence des proches. Une fois entré dans l'espace ouvert par la parole, le soi peut se distinguer des autres, reconnaître la frontière qui les sépare et établir entre eux et lui, la distance qui lui permet de se faire la place à quoi il peut prétendre, de distendre cette proximité, d'ouvrir un espace et, dans cette ouverture, d'affirmer sa propre possibilité.

Le lieu originaire de l'expérience humaine est donc là, en ce contact sans distinction entre soi et ce qui n'est pas soi. Et, dès son commencement, la tonalité de cette expérience est de structure affective, dans l'entrelacs de la véhémence des pulsions, de l'intensité de la demande du désir en souci de s'approprier la vie et de l'intensité de la présence des proches. L'intensité du désir est avide de la vie, il l'aspire comme il aspire le lait maternel, avide de la vie et de la source de ce qui donne la vie en donnant la nourriture. Mais son avidité trahit une fragilité essentielle car sa demande émane d'un manque en son être. C'est pourquoi toute frustration ne peut alors être éprouvée que comme menace de la mort imminente. *Le soi qui s'éprouve en une proximité sans distance avec l'autre, et la vie qui s'éprouve dans la proximité de la mort*, voilà le point nodal de l'établissement de l'homme dans son existence. C'est là que, pour tout homme, commence son expérience en une turbulence d'autant plus incontrôlable qu'il est alors dans l'incapacité d'en rien dire, ce qui ne peut susciter que l'effroi parce que source d'une terreur sans limite.

Cependant, une expérience condamnée à demeurer en deçà de la parole n'est pas, pour autant, pur vide d'expression. Le silence de la parole impossible n'est pas pur vide de la manifestation de l'existence. Tout au contraire, ce qui se passe alors ne cesse de chercher à se frayer une voie pour se manifester. En deçà des mots pour se dire, hors de l'échange dans la rencontre d'un autre à même de permettre de tamiser la violence de cette turbulence, le mode privilégié de sa manifestation est celui des fantasmes dont la prégnance demeure, au long de la vie, dans les rêves de la nuit mais aussi dans les explosions de panique de la vie éveillée ou dans ses explosions de haine sauvage et barbare. Les fantasmes, figures de vie et de mort, en

une polarité tranchée mais exerçant toujours une prégnance sans nuance constituent comme la scène la plus archaïque de la manifestation de la vie psychique.

Une fois entrée dans l'espace de la parole partagée, l'existence peut se dire et, par là, prendre distance avec tout ce qu'il lui faut endurer. Parvenant à les dire, la parole desserre l'étau de la souffrance de l'âme ou de la douleur du corps et, donnant forme à ce qu'ils expriment, les mots inscrivent une distance avec l'affect brut. Une distance plus grande encore lorsque ces mots sont reçus par une écoute capable de comprendre. Alors, l'existence peut se rassurer parce que devenue capable de mettre toute chose en perspective et de porter un regard à l'entour à partir de la pensée qui s'est déprise de l'impact des affects comme de ses propres pulsions. Et pourtant la tonalité affective initiale n'est jamais tout à fait abolie et elle ne peut pas l'être car la force du désir demeure comme demeure la peur de ce qui laisse pressentir l'imminence de la mort, chaque fois que surgit un événement dont la face inquiétante réactive dans l'existence sa peur panique devant un monde menaçant.

La climatique de l'exister

La tonalité fondamentale de l'ensemble de ces contacts avec la vie et avec l'autre est donc toujours d'ordre affectif, elle constitue la climatique de l'existence. Sans doute, exister est-il ce mouvement essentiel de l'être humain en tension vers ce qu'il n'est pas, vers l'autre qu'il sollicite dans sa parole ou vers celui qu'il n'est pas encore lui-même, vers ce temps à venir dont il espère la réalisation de sa demande à la vie. Tendue hors de soi et vers l'autre, en ce mouvement de la *distensio* où St Augustin avait reconnu le mouvement même de l'esprit, toujours, en tout cas, dans un écart et une distance indispensables à une vie réellement humaine, en cet écart et en cette distance où la parole parvient à ouvrir sa voie propre, celle de l'existence. Cependant, ce mouvement qui porte la marque de l'exister n'est que mouvement second dans l'ordre du temps. Il est tension parce qu'il est arrachement à ce qu'il a été et à ce qu'il a dû vivre dans le temps de sa vie antérieur à la parole, mais cet arrachement n'abolit rien de ce qui a été vécu. Il peut lui conférer un sens différent, dès lors qu'il est en mesure de le dire. Il ne peut, toutefois, faire que cela n'ait pas été et qu'il n'en porte plus la marque dans son être. En ce sens, l'enfant est bien, selon le mot de Freud, le père de l'homme parce que ce qui a été vécu dans le temps de l'enfance a imprimé sa marque indélébile sur l'existence.

Or, cette climatique qui exprime la tonalité générale des rapports à la vie est toujours double et contradictoire : sous le signe de l'accord, lorsque cette rencontre parvient à combler la demande du désir, sous le signe du désaccord lorsque cette demande est, d'une manière ou d'une autre, frustrée dans son attente. Ce contact qu'est l'expérience n'est donc pas coïncidence ni ajustement d'une demande et d'une rencontre, il ne se vit jamais que comme *accord en*

risque constant d'être désaccordé. Et derrière ce désaccordement se profile le péril qui menace la vie. Tant que l'accord parvient à se maintenir parce qu'il satisfait la demande du désir, la tonalité affective demeure sous le signe du contentement comme si, là, l'existence éprouvait la satisfaction d'être ancrée d'une manière ferme dans la vie. Mais que survienne le désaccordement, et la frustration n'est jamais simple privation d'une chose particulière, elle est pressentiment de l'imminence de la mort : se voir priver d'une chose considérée comme essentielle à la vie est pressentir la destruction de la vie. La violence inévitable du sevrage tient à cela même car le lien initial à la nourriture est lien à la vie même.

Tant que se maintient ce contact initial avec la vie l'existence peut se sentir chez soi. La vie est son monde et le vivre s'éprouve dans la satisfaction heureuse. La tonalité de ce contact peut être dit (avec Erwin Straus) *pathique*, la forme heureuse du sentir, ou le contentement en ce contact avec l'autre que soi. Inversement, peut être dit *panique* la rupture de ce lien vital et le désarroi de l'existence vouée au désaccordement d'avec la vie. Toutes les émotions qui s'emparent de l'existence, la mettant hors d'elle-même par la violence de leur impact, ne l'arrachent à soi qu'en l'arrachant à cet accord. La soudaineté de l'émotion n'a d'égal que sa violence car elle est toujours arrachement révélateur d'un désaccordement et sa tonalité relève toujours, peu ou prou, de la panique.

Accord désaccordé ou accord en péril d'être livré à ce qui la menace dans sa vie, cette tonalité de l'affectivité est donc en permanence marqué du sceau de la contradiction. La manifestation spontanée du désir est violente car le désir qui ne veut rien savoir de la patience du temps requis pour toute réalisation ne sait qu'affirmer sa prétention. Et pourtant le souhait profond de la demande du désir est le repos dans la quiétude de la coïncidence avec ce qu'il attend de la vie : non seulement que l'extérieur réponde à son attente mais encore que cet extérieur vienne comme au devant de sa demande pour la combler. Son espoir secret, cet espoir qui ne cesse de perdurer tout au long de l'existence est espoir d'un séjour sans fin dans la quiétude de l'attente comblée.

Le passage et la scène

Au temps de son commencement, avant la possibilité de l'appropriation de la parole l'existence n'habite pas réellement sa vie. C'est elle qui est habitée par la turbulence de ses pulsions contradictoires, par le mouvement impétueux de son désir et par les impacts dans son affectivité de la présence des autres avec qui elle vit. Ouverte sur le dehors de soi, puisqu'affectée par ce qui se passe à l'entour, mais non pas en situation d'ouverture de son propre chef. Alors, son corps constitue, pour elle, comme la totalité de son monde, le lieu même de la vie, son ancrage et son seul univers puisque tout est rapporté à ce sentir, mesure

de son rapport à la vie. Mais elle n'est pas, toutefois, enfermée en lui car, ouverte sur les autres qu'elle sollicite par ses cris ou ses mimiques et tout entière tendue vers la réalisation de son désir, elle est déjà, tout à la fois, dans ce corps et en avant de lui. Quand bien même il ne parle pas encore, le petit d'homme est déjà capable de tenir une place dans la communauté familiale et de s'imposer par ses pleurs ou ses caprices.

Par contre, sitôt qu'elle parvient à s'approprier la parole, à se dire et à faire entendre par des mots ce qu'elle n'avait, jusqu'alors, effectué que par des mimiques ou des caprices, l'existence entre d'une manière décisive dans la communauté, pour être façonnée par celle des adultes et pour se faire une place dans celle de sa classe d'âge, les enfants, ses semblables. Et, dans ce vivre en commun de la vie sociale, en changeant de statut au regard des autres, elle transforme son rapport à son propre corps. Découvrant sa capacité d'agir, elle vit son corps comme lieu de passage d'un désir qui entend s'imposer à ceux qui l'entourent comme aux choses dont il s'empare pour les plier à son attente. Devenue adulte, l'existence qui travaille la matière des choses et de concert avec d'autres n'appartient plus à la seule sphère de son désir car si elle peut travailler ou agir c'est parce qu'elle parle et qu'elle habite désormais de plein pied dans l'espace d'un monde commun. Prendre une part des choses pour assurer sa vie, les travailler pour ordonner un habitat en accord avec son attente est faire du corps comme un instrument en passage vers l'extérieur. La main façonne des outils pour agir d'une manière plus efficace et pour s'assurer une prise plus forte. Dans un tel agir, si elle ne se confond pas avec l'outil, la main procède d'une manière ustensile, mobilisant sa force musculaire pour être comme en avant de l'existence.

Appropriation de la parole, insertion effective dans la communauté des hommes et mobilisation de la force corporelle vont donc de pair pour transformer le rapport de l'existence à son corps et en faire comme un *lieu de passage vers autre chose que soi-même*, le dehors de la vie en commun, de la rencontre avec les autres, pour habiter le temps de son histoire. Ayant toujours à vivre son rapport à la vie à partir de ce corps qu'elle est car il impose toujours ses besoins fondamentaux de la respiration, de la nourriture et du sommeil, et lui imprimant la marque de sa singularité. Si, en effet, la parole fait entrer l'existence dans un nouvel espace, elle demeure portée par une voix qui a une intonation et un timbre spécifiques. Quand bien même ils entendent s'exprimer d'une manière abstraite, les mots parlés n'ont jamais un ton simplement neutre, puisqu'ils conservent la tonalité particulière de la voix qui les profère et qu'ils laissent transparaître l'état psychique de celui qui s'exprime. Ainsi, bien évidemment, la parole qui exprime une souffrance ou un amour mais aussi bien celle qui énonce un ordre. Si l'existence est tout entière dans sa parole, sa parole conserve toujours une dimension charnelle.

Lorsque, par contre, ce passage vers l'extérieur à soi est entravé, c'est, par contre coup, dans sa propre chair que l'existence est comme bloquée. Ne parvenant pas à réaliser ce passage, elle reflue, en quelque sorte, vers elle-même que ce soit de manière délibérée ou bien à son insu. Ainsi, dans toutes les conduites du narcissisme qui se complaît dans sa propre image, se laissant prendre au piège du miroir qui ne renvoie plus que sa seule image, l'incitant à ne s'identifier qu'à ce reflet d'elle-même. Le piège du miroir est, en effet, de ne renvoyer qu'à un reflet de soi et d'inciter l'existence à s'identifier à un simple reflet.

Mais l'existence est également bloquée en elle-même dans chaque conduite qui somatise une tension insupportable ou bien l'échec à vivre, lorsqu'elle ne parvient plus à supporter les conditions qui lui sont faites. Ainsi, les névroses nées de la guerre ou les troubles psychosomatiques des contraintes du travail. Car si, en étant insérée dans la vie sociale, elle est délivrée de l'enfermement dans la seule sphère de ses pulsions et de ses émotions, ce décentrement de soi qui la fait s'ajuster à la vie avec tous la fait entrer dans l'espace de concurrence et de la rivalité qui font loi dans la vie sociale. Contraintes du travail, exigence de réussite et de performance, émulation érigée en loi ordinaire de la vie commune et sollicitations de l'amour-propre se combinent pour faire de la vie un combat incessant pour survivre. Ce n'est pas dans la seule vie de nature antérieure à l'institution de la société que la vie est une lutte incessante de chacun contre tous et que l'homme n'est pour son semblable qu'un loup prêt à dévorer ceux qui empiètent sur son domaine ou ses prérogatives. Cette lutte perdure dans la vie socialisée et elle se redouble tant que les hommes ne se montrent pas assez vigilants contre les retours de la violence qui les habite. Les désirs sauvages et violents que Platon avait déjà diagnostiqués dans les rêves de la nuit ne sont jamais tout à faits abolis. Ils sont toujours prêts à surgir à nouveau partout où la vigilance s'assoupit. Cependant, si le monde des hommes demeure monde de la guerre sous forme de rivalité incessante, c'est l'existence de l'individu qui en fait les frais et celui qui ne peut ni la supporter ni répondre à son tour par une violence égale intériorise en elle-même cette difficulté à vivre. En elle-même, c'est-à-dire dans son propre corps.

La prison de l'âme

Toute existence est donc, dès le temps de son commencement, vouée à l'épreuve de la tension et de la contradiction entre son désir et ses pulsions et ceux qu'elle rencontre au dehors de soi. Le monde de la vie est, en permanence, agression contre le vivant tant que l'existant n'est pas en mesure de déjouer les pièges de la violence par et dans une rencontre qui est refus éthique de la guerre, par et dans une parole qui est reconnaissance véridique parce que, d'abord, en écoute de celui avec qui elle veut faire société. Une telle parole exprime un vouloir et ce vouloir est ordonné par un souci éthique parce qu'il sait que seul le respect de

l'autre homme parvient à purger l'espace commun de la violence en incitant chacun à se délivrer de sa violence et, d'abord, de la violence de ses propres peurs.

Lorsque, par contre, l'existence est à ce point contrainte qu'elle se montre incapable de se déprendre de la fascination morbide parce que meurtrière de la violence du dehors ou de celle qu'elle porte en elle-même, c'est son propre corps qui devient la scène de cet échec. L'existence inscrit dans sa chair cette impossibilité à s'insérer paisiblement dans le monde commun et à habiter d'une manière sereine sa propre vie. Ne pouvant se défaire au dehors de cette difficulté à prendre réellement place dans la vie et de son angoisse à endurer la vie, elle ne peut plus désormais que la laisser se décharger dans ses propres fonctions vitales en la somatisant et, ce, selon la ligne de leur plus grande fragilité. Ainsi, d'une manière ponctuelle, en des décharges des glandes endocrines et, d'une manière plus continue, en chacune des fonctions plus directement mises en jeu dans l'insertion concrète de l'existence dans la vie : dans la respiration, dans le rapport à la nourriture et, bien évidemment, dans la sexualité.

La forme la plus archaïque de cette somatisation touche à la respiration, l'asthme, symptôme de l'impossibilité de trouver sa place dans la relation avec la mère : une impossibilité à expirer l'air, comme si l'expiration de l'air était expiration de la vie elle-même. Moins archaïque que l'investissement concernant la respiration mais pourtant archaïque lui-même, l'investissement sans mesure du rapport à la nourriture tel qu'on le retrouve dans l'anorexie et dans son envers (quoique faisant souvent, d'une manière alternée, couple avec elle), la boulimie. Une telle crispation sur la nourriture ne se laisse comprendre qu'à partir du rapport initial de l'existence à la nourriture, lorsque l'aspiration du lait au sein de la mère est façon de boire la vie en buvant le lait indispensable à cette vie. Entrés dans la vie commune qui les socialise, les hommes ont distendu ce lien premier en le faisant entrer dans les multiples conduites qui lui confèrent d'autres significations. Entre autres, celles de constituer un rituel de l'être ensemble.

Cependant, de quelque complexité que se voient investis les rituels des repas, il n'en demeure pas moins que l'homme qui mange ne se contente jamais de refaire les forces de son organisme ou d'ingérer de la nourriture. Tout rapport à la nourriture est, dans le même temps, rapport à vie, celle des ancêtres ou des dieux qui en octroient la possibilité aux vivants, celle de la communauté qui célèbre le fait d'être ensemble. A l'inverse, la relation conflictuelle avec la vie bouleverse le rapport à la nourriture, comme si le rapport à la nourriture représentait désormais l'unique possibilité de demeurer dans la vie : en refusant la nourriture pour se protéger de la laideur de la chair, dans l'anorexie ; ou bien, dans la boulimie, en exagérant sans mesure la consommation de nourriture devenue source unique de la satisfaction de l'existence coupée de toute relation gratifiante au dehors de soi.

Si l'existence qui satisfait l'une de ses fonctions vitales essentielles fait toujours plus et autre chose que répondre à la demande d'un simple besoin de l'organisme, cela est on ne peut plus patent dans la sexualité car, en elle, l'existence vit d'une manière intense cet entrelacs de la part impersonnelle de la simple pulsion et de la part personnelle de la relation avec l'autre que soi comme de la relation avec soi-même. La vie sexuelle, en effet, existe au point de suture de la part impersonnelle de son organisme et de la part la plus personnelle de sa vie, celle qui la fait nouer relation avec un autre dans cette satisfaction de soi, son propre plaisir : une pulsion impersonnelle dans son élan et n'exigeant que la décharge de sa tension et, tout à la fois, une relation avec un autre dans le temps de la découverte heureuse d'une part insoupçonnée de sa propre chair.

Parce qu'elle met en jeu deux existences dans la pointe vive de leur fragilité respective, la vie sexuelle exige, pour être humaine, cette même attention à l'autre que soi que nous avons reconnue précédemment. Elle n'est que sauvage lorsqu'elle ne sait être en quête que de sa seule satisfaction et cédant à la fascination de la violence qui s'offre comme la forme même de l'exister dans sa souveraine prétention, d'une sauvagerie dont la forme extrême est le viol. Une telle sauvagerie piège l'existence, la rendant incapable d'une rencontre réelle d'un autre que soi puisque cet autre n'est que banal objet de la satisfaction de soi. En fait, chaque fois que l'existence manque la rencontre d'un autre que soi, elle tombe dans le piège dont la constante conséquence est l'enfermement dans une part isolée de soi-même. La sauvagerie du viol est une de ces formes.

En ce sens, les mots de Platon révèlent leur pleine vérité anthropologique. C'est bien le corps (*sôma*) qui est, alors, pour l'âme, un tombeau (*sêma*), une prison ou un cachot dans quoi, de propos délibéré ou d'une manière inconsciente, l'existence s'enferme elle-même. Dans l'incapacité d'habiter sa vie en se faisant une place dans le monde des autres, elle ne dispose que de son corps pour se donner le sentiment de pouvoir encore continuer à vivre. Son corps qui n'est plus qu'un écran pour fuir le monde ou pour s'en protéger, mais un écran qui se révèle n'être qu'une prison et, dans ce refuge, l'existence est contrainte d'endurer une souffrance dont elle ne peut se décharger. Le corps est bien toujours la scène de l'existence mais comme une *scène verrouillée* où l'existence se prend à sa propre chair.

En ce sens, ce qui se joue dans le rapport de l'existence avec la réalité extérieure du monde et de l'autre répète ou redouble ce qui se joue dans la vie sociale où les hommes peuvent consentir à la servitude ou bien se laisser enfermer en elle. Ainsi, la servitude consentie du narcissisme du dandy ou de la conduite de la séduction où l'existence est asservie à elle-même, dans l'espace de son seul apparaître, un apparaître qui ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même, un reflet caricatural de l'exister. Ainsi, d'une autre façon, la servitude

contrainte qui est enfermement dans la maladie somatique ou dans la névrose. Mais, à chaque fois, un surinvestissement corporel dans lequel l'existence s'enferme ou se laisse enfermer dans son propre corps.

La chair de l'existence

L'interrogation de l'homme sur son propre corps est vouée à demeurer interminable non pas tant parce que la pensée n'en finit jamais dans son investigation des interactions entre la psyché et les diverses fonctions de l'organisme mais aussi parce que l'existence n'en a jamais fini dans sa quête du point d'équilibre de son propre être dans la vie. Si la parole l'ouvre à la dimension spécifiquement humaine de son être en l'ouvrant à l'espace du monde, à celui de la relation à l'autre homme en l'introduisant dans la sphère de l'esprit, elle ne le fait qu'en l'inscrivant dans la chair de ce corps qui nous établit dans la vie. Nul n'est dans la vie que dans et par cette chair mais nul ne peut faire de sa vie l'existence dans laquelle il peut se reconnaître que par l'acceptation malaisée à discerner tout à la fois d'une identité et d'un écart. Je ne suis pas différent de ce corps qui, au regard des autres, est moi-même. Toute réussite de l'existence est là pour le confirmer. Et, dans le même temps, l'existence se refuse à n'être que cette chair lorsque la maladie, la disgrâce ou les atteintes de l'âge diminuent la marge de ses possibilités ou bien l'excluent de la communauté des hommes.

C'est en ce sens que l'on peut parler du corps de l'homme comme de la scène de son existence, là où se réalisent son passage vers le monde et son insertion dans la vie. Tour à tour, scène heureuse dans la satisfaction, le contentement ou le plaisir, et scène verrouillée lorsque l'existence s'enferme ou se voit enfermée, malgré elle, en elle-même. En des changements semblables à ceux qui s'inscrivent sur le visage dans le jeu de ses sentiments, de ses émotions, de l'intensité de son regard et du poids des années. Et c'est en cette chair que s'inscrit le destin de l'existence en souci de mener une vie selon la possibilité offerte par la parole de la pensée et redoutant de ne pouvoir le faire que selon les contraintes qu'impose toute chair à la prétention humaine.

* Cet article, paru dans la Revue internationale de Philosophie, en décembre 2002, reprend quelques-uns des thèmes présentés dès mon premier ouvrage, *Le corps* et repris dans plusieurs des suivants.

Ici, l'accent est mis sur la place du corps dans la relation à la vie et au monde : scène où, dès le commencement de la vie, se jouent les conflits entre soi-même et ses propres pulsions, comme entre soi-même et les autres avec qui l'être humain a à vivre. Toutes ces

relations se jouent dans le corps lui-même, *lieu de passage* vers l'extérieur à soi dans la santé et *enfermement* de l'existence, dans la maladie organique ou mentale.

Le recours à la métaphore de la « scène » est façon de rendre compte de la complexité de ce rapport de l'être humain à soi-même comme à l'extérieur à soi.

© François Chirpaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Février 2004